Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 74 (1947)
Heft: 2

Artikel: Lettre au syndic
Autor: Marti, Claude
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-226291

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 28.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lettre au Syndic

Paris, le 25 septembre 1947.

On était donc descendu, Buffet et moi, à l'Hôtel du Brésil, Cité Bergère, sorte de petit village suisse.

On n'avait pas eu le temps de prononcer trois mots pour demander une chambre que le portier nous avait déjà repérés.

— Ah, je vois, ces messieurs sont Vaudois ?

— Parfaitement, que réplique Buffet, avec honneur. A quoi avez-vous vu ça ?

— Oh ! j'ai beaucoup voyagé... et puis j'ai l'œil et l'oreille.

— Pauvre ami, que me dit Buffet qui bombait le torse, quel pays, même les portiers ont de l'instruction.

On serait bien resté dans cet hôtel, où on était servi extra pour ce qui est du confort, mais on avait oublié que les Suisses ne sont pas tous Vaudois, hélas ! C'était bourré de Suisses allemands. Au bout de deux jours, le Buffet n'y tenait plus d'entendre ces gaillards qui se râclaient la gorge à croire qu'ils avaient tous une bronchite chronique.

— Ecoute, gamin, qu'il me dit, ces staubirnes, avec leur tête à ne boire que du jus de pommes, commencent à me porter sur les nerfs. On va se chercher des chambres en ville.

Et nous voilà lâchés par Paris à la découverte d'un nouveau logement. On a fini par trouver deux chambres à la rue Saint-Denis, chez une dame Joly, dont les deux fils viennent de partir en Indochine, histoire de remettre tout le monde d'accord par là-bas et de ramener un peu de riz pour remplacer le maïs qu'ils mettent tous dans le pain. C'est une vieille dame bien propre et complètement sourde.

— Oh ! vous serez bien tranquilles ici, qu'elle nous fait, c'est de tout repos. Voilà bientôt vingt-cinq ans que j'habite ce quartier, je n'ai encore jamais entendu le moindre bruit. — Forcément ! — Ça fait que comme ça, vous venez de Suisse ? C'est un si beau pays. Je connais très bien le Lac de Genève.

Ah ! malheur, qu'est-ce qu'elle avait pas dit. Du coup, le Buffet est devenu blanc.

— Le Lac de Genève ? Y a pas de Lac de Genève, entendez-vous ? Y a le Lac Léman, un point c'est tout.

Et voilà Buffet qui se met à lui crier dans les oreilles que si Genève se trouvait au bord du lac, c'était une pure coïncidence, probablement pour des raisons d'hygiène, que sans la mère Royaume, qui, entre parenthèses aurait mieux fait de garder son huile pour les besoins domestiques au lieu de la jeter sur de pauvres diables sans défense... etc., etc...

Toute l'histoire suisse y a passé. On ne savait plus très bien si c'était Guillaume Tell qui s'était mis dans la tête d'apporter la Réforme et si c'était Davel ou le Général Guisan qui avait déclaré que c'était le plus beau jour de sa vie.

Tu connais Buffet, quand il est lancé dans une discussion il est si scrupuleux qu'il remonte toujours jusqu'en mil deux cent nonante et un. Il a tout de même fini par se calmer, faute d'arguments, quand il en est arrivé à l'assurance vieillesse. Heureusement que le pacte du Grütli n'a pas été signé à l'époque des hommes des cavernes ! Le Buffet serait mort de soif sous les murs de Jéricho.

Y a des gaillards qui attirent les niaises comme les gâteaux au raisiné de la maman attirent les guêpes. Buffet est de ceux-là. Je ne sais pas comment il fait son compte, mais chaque fois qu'il veut jouer au malin, il a des histoires.

Tiens, l'autre jour encore ! Il devait aller au Ministère du travail, rapport à ses papiers. Il tombe naturellement sur une queue de trente personnes devant un guichet où c'était marqué : « Carte de travail ». Il se

place au bout de la file et il attend plus d'une heure que ce soit son tour. C'est comme ça pour tout à Paris. Finalement, il se trouve devant un petit fonctionnaire qui le reçoit sans enlever sa cigarette de la bouche. On voit que le tabac est de nouveau libre en France. Mon Buffet était déjà nerveux.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demande l'employé.

— Je voudrais obtenir une carte de travail.

— Ce n'est pas ici. Moi je m'occupe du retrait des cartes. L'obtention, c'est au deuxième étage, escalier C, porte trois, guichet 24.

— Bougre de taborniau, clame Buffet, vous pouviez pas le dire plus tôt ? Ça fait deux heures que j'attends. Permettez-moi de vous dire que si tous les corniaux volaient, une paire de pantoufles en papier de soie vous feraient toute votre vie.

Là-dessus, mon Buffet t'effectue une de ces sorties pleine de grandeur offensée par la première porte qui se présente. Ça n'était pas la bonne. Il tombe dans un immense corridor sur lequel donnaient au moins quinze portes, en choisit une au hasard, s'embarque dans un bureau et ainsi de suite pendant dix minutes, tant et si bien qu'en désespoir de cause il a fini par sortir par la fenêtre.

Dix minutes après, Buffet avait calmé sa fureur avec un petit Bordeaux blanc, bien doux ma foi.

Dans le fond, ç'aurait pu être pire... si le Ministère avait été au quatrième étage.

Ton fils affectionné, Justin.

p. cc. Claude Marti.

VAUDOIS !

Faites-nous des abonnés

C'est pour le Conteur

LA POUDRE ET L'ASTICOT !

Pour une fois !.... Disons la vérité...

Cruels, nous, les chasseurs, mais non, Madame.

D'abord on « tire » mais on ne tue pas ! Il y a une nuance.

Et puis souvent aussi... on manque... malgré ce qu'ils en disent !

Eh bien ! voyez-vous, le vrai chasseur ne cherche pas des excuses : la cartouche mal bourrée, le fusil qui porte trop haut, le copain qui était sur la ligne de tir ! de la blague. On dit : Manqué ! Ou bien : Celui-là, il paraît qu'il n'avait pas le poids. Alors on tire son chapeau aux oreilles qui disparaissent derrière le tertre. On écoute les chiens qui donnent de la voix, là-bas, par intermittence, parce qu'ils ont perdu la bête sur le chemin, et, on boit un coup de « pruneau ».

N'empêche que ce beau lièvre, un bon gros de 4 kg. au moins, sur lequel je tombe en arrêt, le jour de l'ouverture, a dû bien rire.

Il était au gîte, couché en plein champs, à 3 mètres de moi.

J'épaule. Je fais : « Frou ! Frou ! » Il fuit, fait son crochet.

Je tire dans le vide, juste avant le crochet, comme un débutant.

Je donne mon deuxième coup dans une taupinière. Alors, je regarde détaler le lièvre les oreilles pointées. Il décrit une longue courbe dans les labourés pour bien me montrer qu'il s'était joué de ma grenaille. Il s'arrête même un bout de temps, à 200 mètres, pour me narguer bien entendu, et regarder les chiens qui, revenus aux coups de fusil, erraient, en hurlant vainement, dans les champs secs. J'entendais le vent qui me soufflait aux oreilles : Taborgniau !

Ce lièvre, je vous parie qu'au congrès du soir, au clair de lune, il a raconté ses prouesses et a dû m'y astiquer drôlement, moi et mes cabots.

C'est pour ça que les oreilles m'en ont sonné pendant la nuit, vers les 3 heures.

Cruels, nous, les chasseurs ! Mais non, Madame.

Ce sont les lièvres qui n'ont pas de cœur !

Le fusil à deux coups.

G. et J. M.